

JAN FABRE

L'Histoire des larmes

TEXTE, MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE, CHORÉGRAPHIE JAN FABRE



59^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

THÉÂTRE-DANSE-MUSIQUE

8 9 10 12 13

COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES - 22H

DURÉE 1H45

CRÉATION AU FESTIVAL D'AVIGNON

TEXTE, MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE, CHORÉGRAPHIE **JAN FABRE**

MUSIQUE ORIGINALE **ERIC SLEICHIM**

DRAMATURGIE **MIET MARTENS**

ASSISTANTE CHORÉGRAPHIE **RENÉE COPRAIJ**

COMÉDIENS, DANSEURS, MUSICIENS

LINDA ADAMI, MARCEL ANDRIESSEN, ALDO ARANDA,

VICENTE ARLANDIS, FRANÇOIS BEUKELAERS, DIMITRI BRUSSELMANS,

KATRIEN BRUYNEEL, ANNABELLE CHAMBON, CEDRIC CHARRON,

ANNY CZUPPER, BARBARA DE CONINCK, GAEL DEPAUW,

OLIVIER DUBOIS, MARK GEURDEN, IVANA JOZIC,

EKATERINA LEVENTAL, CORALINE LAMAISSON, APOSTOLIA PAPADAMAKI,

TONY RIZZI, MARIA STAMENKOVIC-HERRANZ, GEERT VAES,

SOPHIE VANDEN BROECK, HELMUT VAN DEN MEERSSCHAUT

TRADUCTION EN FRANÇAIS **OLIVIER TAYMANS**

LUMIÈRES **JAN DEKEYSER, JAN FABRE**

COSTUMES **DAPHNE KITSCHEN, JAN FABRE**

ASSISTANCE COSTUMES **INGRID VAN HOVE, ANDREA KRÄNZLIN**

COORDINATION TECHNIQUE **HARRY COLE**

TECHNICIENS **JELLE MOERMAN, JON BOGAERT**

SON **THE IMAGE & SOUND FACTORY**

ASSISTANT DRAMATURGIE **LUK VAN DEN DRIES, HENDRIK TRATSART**

CHARGÉE DE PRODUCTION **HILDE VANHOUTTE**

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FLAMANDE

ET DU MINISTRE DE LA CULTURE BERT ANCIAUX

PRODUCTION TROUBLEYN / JAN FABRE (ANVERS, BELGIQUE)

EN COPRODUCTION AVEC

LE FESTIVAL D'AVIGNON, LE MUZIEKTHEATER AMSTERDAM (PAYS-BAS),

HANS CHRISTIAN ANDERSEN 2005 (DANEMARK),

GRAND THÉÂTRE DE LA VILLE DE LUXEMBOURG (LUXEMBOURG),

DESINGEL (ANVERS, BELGIQUE), SÉOUL ARTS CENTER (CORÉE DU SUD),

BLINDMAN (BRUXELLES, BELGIQUE), CANKARJEV DOM (LJUBLJANA, SLOVÉNIE)

AVEC L'AIDE DU PROGRAMME CULTURE 2000 DE L'UNION EUROPÉENNE

AVEC LA PARTICIPATION DU MUZIEKTHEATERTRANSPARANT POUR LA MUSIQUE

JAN FABRE EST ARTISTE EN RÉSIDENCE

AU DESINGEL (ANVERS, BELGIQUE) — WWW.DESINGEL.BE

TEXTE FRANÇAIS PUBLIÉ

PAR L'ARCHE ÉDITEUR, WWW.ARCHE-EDITEUR.COM

WWW.TROUBLEYN.BE

Pour offrir au public ces moments d'émotion, plus de mille personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi ces personnes, la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

L'Histoire des larmes

Les acteurs, les danseurs et les musiciens, reflètent – avec leur spécificité propre — la quête du Chevalier du désespoir de s'évader du carcan de la réalité et de la rationalité, d'échapper à l'oppression d'un monde aseptisé et bien-pensant. Ils font office de caisse de résonance lorsqu'ils soufflent des larmes solidifiées et dures comme le verre, quand ils cherchent leur voie vers le ciel au moyen d'échelles, lorsqu'ils exécutent une danse de la pluie, quand les tambours éveillent la foudre et le tonnerre, lorsque le rire relativise le tout.

Si *Je suis sang* projette une image radicalement nouvelle de l'être humain – un corps fluide et invulnérable – *L'Histoire des Larmes* invoque un humanisme inspiré de la compassion et des idéaux d'une époque prérationnaliste. Ce spectacle crée un univers où l'être humain arrache un droit d'existence en tant qu'individu autonome grâce à la force de son imagination et à la complétude du vécu de son corps et des éléments. Cela peut également engendrer un monde parallèle à travers le langage et l'action, qui transcende la réalité directe de la civilisation. Et la croyance que la nature n'est pas indifférente.

Hendrik Tratsaert

L'Histoire des larmes, ainsi se nomme le nouveau texte de Jan Fabre sur notre vieux corps. Ce corps qui a traversé des millénaires d'évolution, d'adaptation, ce corps constamment rafistolé, mourant et renaissant à chaque fois.

Dans ce texte, le corps est avant tout vu comme une poche d'eau, ce liquide fondamental qui empêche le corps de se dessécher et de se racornir. L'eau s'y transforme en toutes sortes de fluides spumescents. Ce liquide qui nous irrigue nous relie à la pluie du ciel, aux flots de la mer. Notre corps suit l'éternel flux et reflux des marées, le jusant et le perdant, l'espoir et le désespoir.

Les flux primaires dont traite cette pièce sont au nombre de trois : la sueur, les larmes et l'urine. Elles sourdent toutes trois des profondeurs du corps. Elles forment des canaux entre les replis les plus intimes de notre corps et le monde extérieur. Elles aspergent la terre. Elles humidifient la matière. Elles constituent les sécrétions du corps. La sueur, les larmes et l'urine sont déversées, dégorgées, exsudées. Mais les sécrétions ont aussi des secrets. Le secret du langage des eaux physiologiques. Le code confidentiel de l'odeur de la sueur. Les frontières invisibles d'un territoire délimité par une traînée d'urine. La cascade d'émotions que déclenche une crise de larmes. C'est dans ces liquides que triomphent les instincts du corps. Sans ces huiles corporelles sacrales, nichées dans les replis et les cavités de la peau, le corps deviendrait raide et sclérosé.

Le chevalier du désespoir, le personnage central de la pièce, célèbre ce corps aqueux. Il est fier de ses larmes, de sa sueur, de son urine. Il connaît la force et l'action salutaire de ses sécrétions. Il danse pour les dieux de la pluie de son corps. Mais son jet d'urine jaune dans la neige est aussi un cri de détresse. Il est seul. Il suinte, il exsude, il pue, il sue et il est seul. Son corps moite est inadapté. Ses larmes ne sont pas comprises. Son urine n'éveille que la honte. Sa sueur fait s'écarter les gens. Dans le monde aride, il est la fissure qui doit être colmatée. Son combat est sans espoir, il succombe sous le nombre de ses ennemis, mais il ne se résigne pas. Dans ses yeux brille un idéal farouche. Il chérit ses souvenirs d'une époque fertile. Pour que l'eau puisse continuer à couler, ce Don Quichotte du libre cours crève infatigablement de son épée les croûtes et les cloques. Il déclare la guerre aux éclusiers de ce monde, aux instances qui veulent endiguer les eaux, à la terreur de l'inodore, à la honte qui tenaille le corps, à l'église catholique qui, pendant des siècles, a essoré le corps jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une goutte.

C'est un combat solitaire. Mais le chevalier du désespoir est immortel, car quelqu'un est toujours prêt à reprendre sa place, il constitue une armée à lui seul. Il se régénère sans cesse : l'eau pérenne clapote dans son ventre. En lui renaît Don Quichotte, le chevalier qui vainc parce qu'il ose se rendre immortellement ridicule, mais aussi les créatures de Rabelais, comme Pantagruel et Gargantua, aux corps constamment assoiffés. Saint François d'Assise les accompagne, lui qui, submergé par la beauté qui l'assaillait de tous côtés, savait donner libre cours à ses larmes. Ce sont tous des personnages hors du commun, des parias

qui font l'éloge de la folie. Le chevalier du désespoir s'identifie à ces paladins errants, ces ermites mystiques, dont il reconnaît la lutte. Une lutte qui lui coûte de la sueur, de l'urine et des larmes.

Outre le chevalier du désespoir, deux autres personnages jouent un rôle dans cette *Histoire des larmes*: le rocher et le chien. Dans le chien, nous reconnaissons le philosophe grec Diogène: celui qui, tenant une lanterne allumée en plein jour, cherchait "un homme". Il n'en rencontre que de fades copies, des êtres qui ont renié leur propre nature et ne satisfont qu'aux lois et aux conventions. Sa doctrine cynique essaie de réconcilier l'homme avec sa véritable essence et d'ainsi le soustraire à la contrainte sociale. Tout comme le chevalier du désespoir, il est un ermite, qui n'a pour seule possession qu'un tonneau. Et Diogène pisse à cœur joie, dans la nature et contre les jambes des détenteurs du pouvoir. Il accepte les sécrétions de son corps. Dans l'étymologie du mot grec "kyon" – qui a donné le mot "cynique" –, nous retrouvons la racine "chien", le fidèle soutien de l'homme. Mais l'homme veut-il encore être aidé? L'homme peut-il encore être aidé?

Le rocher est une figure féminine et larmoyante. Elle verse sans discontinuer des larmes sans sel, qui ne lui sont d'aucune aide. Elle pleure par dévotion, par compassion, elle pleure sur son destin. Jadis, elle a été Niobé, la plus féconde d'entre les femmes, mais l'orgueil qu'elle en tirait, était insupportable aux dieux, qui la punirent en faisant périr tous ses enfants. Elle se changea en la matière la plus insensible: le roc. Jadis, elle a été Marie, la mère de la foi, qui fut elle aussi privée de son enfant. Le rocher incarne toutes ces mères en pleurs qui ne demandent qu'à consoler, mais se noient dans leurs propres douleurs. Elles forment un paysage de peine figée. Un désert de roche. Une Terre gaste.

L'Histoire des larmes est un texte d'une très grande poésie, au ton presque incantatoire. C'est un "corps à corps" dont la litanie veut inciter le spectateur à laisser s'écouler ses fluides, sans modération et sans fin.

Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes pose une question rhétorique: "dans quelles sociétés, dans quels temps a-t-on pleuré?". Jan Fabre, dans son *Histoire des larmes*, tente d'y apporter une réponse. La pièce n'est pas que l'histoire allégorique de la perte des eaux corporelles et de la censure qui frappe le corps naturel, elle est aussi emblématique d'une époque. Le corps suintant, fondant, succulent du chevalier du désespoir est un anachronisme aujourd'hui. Notre époque est menacée par la sécheresse, par des corps qui dénie leur nature, par la suprématie de la raison et du contrôle. Nous vivons de nouveau aux temps de la Renaissance, sous l'œil omniscient de la science qui veut tout déchiffrer et analyser. Cet œil hautain, qui veut réduire les larmes, la sueur et l'urine à une substance chimique, nous observe à la loupe, nous ausculte, nous soupèse. L'anatomie du corps de Vésale s'est perfectionnée, sa technologie a évolué jusqu'à ce que chaque élément soit répertorié et puisse être simulé. Les courants naturels de notre corps dérivent de plus en plus. Nous nous détachons toujours plus de notre nature aqueuse. Le désert avance à grands pas.

Le chevalier du désespoir appelle à "sauver le Moyen-Âge de la Renaissance". Pour tempérer la toute-puissance de l'œil et rendre tout l'espace à l'oreille, cet organe qui est connecté comme un entonnoir à l'intérieur de notre corps. Il livre un combat sans merci pour laisser librement couler les sécrétions du corps, pour vaincre la stérilité avec la moiteur des appétits et des passions. Il veut retourner au corps du Moyen-Âge, ce corps miséricordieux, capable de prendre part au mystère du cycle de la vie et de la mort. Le corps liquide, qui se métamorphose constamment et se dérobe ainsi au regard fossilisant. Le corps comique, qui n'a pas peur de son propre ridicule.

"Don Quichotte entend son propre rire, il entend le rire divin, et parce qu'il n'est pas un pessimiste, parce qu'il croit à l'immortalité, il lui faut continuer à se battre. Il combat l'orthodoxie moderne, scientifique et inquisitoriale pour faire naître un nouvel et impossible Moyen-Âge, dualiste, contradictoire, passionnel." (Miguel De Unamuno, *Le Sentiment tragique de la vie*).

Cette création est également émaillée de nombreuses réminiscences de l'univers féerique et allégorique de Hans Christian Andersen. Fabre s'aventure sur le terrain du fantastique et de l'irrationnel mais aussi de la lucidité du corps humain et de ses larmes.

Dans un autoportrait, sculpture réalisée dans le cadre de son œuvre plastique, Jan Fabre, artiste anversois, né rebelle en 1958, est assis devant une table. Il a le corps entièrement couvert d'une étrange fourrure. L'impressionnante quantité de clous dorés, minutieusement plantés les uns à côté des autres, la pointe vers l'extérieur, produit un effet de pelage doux, chatoyant, hérissé, piquant. Cette énigmatique carapace forgée d'ambivalence est à la fois signe et médium d'une démarche singulière qui se déploie depuis les années soixante-dix.

L'image et le corps sont la clef de voûte des recherches artistiques de Jan Fabre. Plasticien, il en traverse l'histoire et ses représentations au fil d'une œuvre foisonnante et protéiforme : dessins, monochromes au bic bleu, sculptures composées d'insectes ou de matières animales, performances. Dans l'une d'entre elles, créée en 1976, il écrit avec son propre sang : "mon corps, mon sang, mon paysage". Plus récemment, en duo avec Marina Abramović, tous deux vêtus d'armures inspirées d'insectes mâle et femelle, enfermés dans un cube transparent se livrent durant plusieurs heures à une série d'actions où rituels et épuisement stigmatisent les préoccupations du body art à travers un culte imaginaire sur le thème du sacrifice et du pardon que ces deux "vierges-guerriers" explorent au fil de la performance.

Au théâtre, qu'il investit avec éclat au début des années quatre-vingt, ses investigations en tant qu'auteur et metteur en scène sont autant de flamboyantes incarnations. Mais là encore, il reste le peintre d'une fascinante iconographie ciselée au scalpel, qui rappelle souvent les primitifs flamands.

À l'instar de son homonyme avignonnais, Jean-Henri Fabre, dont il dit être l'héritier, l'artiste est aussi entomologiste à ses heures. Ses observations le portent à disséquer les comportements humains comme on étudie le monde des insectes. Maniant sans crainte l'obscénité et le sublime, Jan Fabre combat avec l'art, contre les conventions. Parfois proche du carnaval ou des mystères du Moyen-Âge, son théâtre est une vigoureuse entreprise de libération où le corps et l'acteur mènent la danse tandis que la scène est un champ de bataille où se côtoient différents éléments duels. Ordre et chaos, règle et transgression, séduction et dérision, immobilité et mouvement, mondes nocturnes et diurnes.

Dès 1982, avec *C'est du théâtre comme il était à espérer et à prévoir* puis *Le Pouvoir des folies théâtrales* (1984), à l'écart de tout effet de distanciation, il met en scène cet univers singulier, saturé d'intensité, en constante résonance charnelle. Désir, violence, cris, pleurs, érotisme, cette dramaturgie de la démesure se développe de pièce en pièce cherchant à déjouer, voire pulvériser les normes afin de mettre à jour les désastres, les effrois de la condition humaine. Dans *As long as the world needs a warrior's soul*, pièce consacrée aux poètes des révolutions, Jan Fabre revisite les utopies. Dans *Parrots and Guinea Pigs*, spectacle conçu comme un laboratoire des sens, le metteur en scène qui voue au scarabée un véritable culte, développe un délirant bestiaire où le jeu entre hommes et animaux traite de ce que l'humain a perdu sous l'influence des sciences et des nouvelles technologies, ce que peut-être l'animal sait encore de l'organique.

Aujourd'hui, toujours privilégiant cette plastique de la saturation, du dérèglement, qui fait la marque de ses spectacles, Jan Fabre a gardé intacts son humour et la fièvre de ses visions. Il se dit heureux d'avoir créé un monde palpant qui abrite ces "guerriers de la beauté" que sont les interprètes, pour lesquels il écrit aussi des monologues de théâtre et des solos de danse.

En témoinne *Elle était et elle est, même*, pièce créée pour son actrice fétiche et muse Els Deceukelier dont le titre se réfère à la machine de *La mariée mise à nu par ses célibataires, même* de Marcel Duchamp.

La beauté sauvage de la démarche de l'artiste flamand reste proche des jeux de l'enfance, dans un espace particulier où le rêve et le geste de la création ont conservé quelque chose de l'esprit de la Renaissance. L'idée d'un homme qui, à travers différents langages, poésie, peinture, danse, théâtre, "cherche et trouve l'univers dans la simple exploration de sa propre singularité". Ainsi les pièces de Jan Fabre sont-elles empreintes, au-delà de l'excès, d'une profonde tendresse envers l'humain.

Irène Filiberti

Jan Fabre a déjà présenté au Festival d'Avignon *Das glas im kopf wird vom glas* au Gymnase Aubanel (1988), *My movements are alone like street dogs*, interprété par Erna Omarsdottir, dans le cadre du Vif du sujet (2000), *Je suis sang, conte de fées médiéval* à la Cour d'honneur du Palais des papes (2001), *Umbraculum* (exposition, 2001) et *L'Ange de la mort* à la chapelle du lycée St-Joseph (2004).

JAN FABRE, artiste associé de cette 59^e édition du Festival d'Avignon, présentera également les spectacles

Je suis sang (conte de fées médiéval)

15, 16, ET 17 JUILLET - 22H

COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES

L'Empereur de la perte

20, 21 ET 22 JUILLET - 19H

THÉÂTRE MUNICIPAL

Le Roi du plagiat

25, 26 ET 27 JUILLET - 19H

THÉÂTRE MUNICIPAL

et

EXPOSITION D'ŒUVRES PLASTIQUES

For intérieur

MAISON JEAN VILAR - BILLETTERIE SUR PLACE, 3 €

OUVERT TOUTS LES JOURS 10H30 - 18H30

(DERNIÈRE ENTRÉE 30MN AVANT LA FERMETURE)

Jan Fabre met en scène son univers plastique autour d'une soixantaine d'œuvres, sculptures, dessins et films.

CYCLE DE LECTURES DIRIGÉES D'AUTEURS BELGES

DU 10 AU 14 JUILLET - 11H ET 19H

JARDIN DE LA RUE DE MONS - ENTRÉE LIBRE

Jan Fabre a souhaité faire découvrir quinze auteurs belges – néerlandophones et francophones – par des lectures dirigées par Ludovic Lagarde et Laurent Poitrenaux et interprétées en français par un groupe de jeunes comédiens issus de l'École régionale d'acteurs de Cannes.

LECTURE

10 JUILLET - 19H - MUSÉE CALVET - TARIF UNIQUE 5 €

Mon corps, mon gentil corps, dis-moi

de Jan Fabre lu par **Marcel Bozonnet**,

Administrateur général de la Comédie-Française

CONCERT D'ORGUE

18 JUILLET À 18H ET 20H

TEMPLE SAINT-MARTIAL D'AVIGNON - TARIF UNIQUE 12 €

In hac lacrimarum valle...

concert de **Bernard Focroulle** (organiste et directeur de La Monnaie, Bruxelles) incluant une création de Jan Fabre *preparatio mortis* - étude pour la danseuse **Annabelle Chambon**, sur la composition *Spiegel* de Bernard Focroulle.

FRANCE CULTURE EN PUBLIC

13 JUILLET À 15H30 - MUSÉE CALVET, ENTRÉE LIBRE

Rencontre autour de Jan Fabre

par **Joëlle Gayot** et **Laurent Goumarre**

avec **Marina Abramović**, **Annabelle Chambon**,

Hubert Colas, **Emio Greco**, **Stefan Hertmans**,

Gérard Mortier, **Jeroen Olyslaegers**, **Jérôme**

Sans, **Daniel Templon**, **Hendrik Tratsaert**,

Wim Vandekeybus et la participation du

compositeur **Eric Sleichim**

EXPOSITION DE DESSINS DE THÉÂTRE
ET DE PHOTOGRAPHIES DE L'ŒUVRE SCÉNIQUE

TÉL. : + 33 (0)4 90 96 76 06/ WWW.RENCONTRES-ARLES.COM /
DU 5 JUILLET AU 18 SEPTEMBRE

Les rencontres internationales de la photographie d'Arles et l'association du Méjan présentent le travail de Jan Fabre à travers le regard de grands photographes. Des dessins de Jan Fabre seront également exposés.

JAN FABRE participe aux

CONFÉRENCES DE PRESSE EN PUBLIC

6, 13 ET 19 JUILLET - 11H30 - CLOÎTRE SAINT-LOUIS

REGARDS CRITIQUES

26 JUILLET - 11H30 - CLOÎTRE SAINT-LOUIS

Traverser le Festival

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC ANIMÉ PAR LES CEMÉA

10 JUILLET 11H30 - COUR DES CEMÉA DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

LE MONDE DES RENCONTRES

16 JUILLET - 16H30 - JARDIN DE LA RUE DE MONS

LE THÉÂTRE DES IDÉES

17 JUILLET - 15H - GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH - DÉBAT -
ENTRÉE LIBRE

Nouvelle humanité, nouvel humanisme ?

avec **Hans Belting**, historien d'art, et **Stefan Hertmans**, écrivain

CYCLE DE FILMS ET DOCUMENTAIRES

9 ET 22 JUILLET - 14H - CINÉMA UTOPIA-MANUTENTION -
ENTRÉE LIBRE

Les Guerriers de la beauté

film de **Pierre Coulibeuf** (2002, 1h11),

d'après une recreation spéciale de Jan Fabre

JANUS

Co-édité avec Actes Sud, le numéro d'été de *Janus*, revue interdisciplinaire fondée par Jan Fabre, est consacré à des artistes du Festival d'Avignon et à des participants du "Théâtre des Idées".

ALTERNATIVES THÉÂTRALES

Un numéro double sur la programmation du Festival, dont une partie consacrée à Jan Fabre.

L'Homme qui pleure et qui rit, sculpture en bronze de Jan Fabre au verger Urbain V

En créant cette sculpture pour l'espace urbain d'Avignon et en l'installant de façon pérenne dans la ville qui célèbre le théâtre depuis 1947, Jan Fabre a voulu rendre l'hommage d'un artiste plasticien au théâtre, au-delà du temps éphémère du Festival.

C'est une ode à l'intensité des émotions, à la tragédie et à la comédie, tout autant qu'une réflexion sur la place de l'artiste dans la société.